

SAINT-LAURENT

1927

OUVRAGE PRIMÉ PAR L'ASSOCIATION DES AUTEURS CANADIENS



Si Tu Voulais!...

Nihil obstat,

J.-H. Jeannotte, p.s.s.,

censor librorum



Imprimatur:

† *Alphonse Emmanuel,*

Evêque titulaire de Thennesis


Si
tu
Voulais !



Lettres à l'auteur

Archevêché de Montréal,
le 22 mai 1927.

Sœur Marie de . . .
Couvent de St-Laurent.

Ma chère sœur,

J'ai lu avec intérêt "Si tu voulais" que vous avez eu la bienveillance de me soumettre. Cet ouvrage, écrit dans un but d'apostolat, fait honneur à votre foi et à votre amour pour les âmes.

Les jeunes filles qui le liront attentivement devront y trouver, par une déduction facile, une discrète direction pour leur vie. Elles comprendront que si toutes les mondaines ne tombent pas dans des écarts aussi dégradants que cette pauvre mère dont parle votre ouvrage, elles s'y exposent en s'adonnant à des aventures risquées: le papillon ne vole pas longtemps auprès du feu sans se brûler les ailes. Cette possibilité de déchéance devra leur inspirer, outre la crainte de s'abreuver aux sources qui alimentent la mondanité, le courage d'appliquer, dans leur conduite, les moyens classiques d'éducation religieuse et morale.

Je leur conseillerais volontiers, pour féconder leur vie surnaturelle, de donner un soin particulier aux choses de la piété. L'étude approfondie de leur religion établira en elles, pour leur sécurité spirituelle, des convictions solides qui serviront de fondement à leurs vertus chrétiennes. La fréquentation des sacrements, faite avec

foi, alimentera leurs âmes et les empêchera, comme Elie, de défaillir sur la route.

Je leur dirais aussi: travaillez avec ardeur. La terre qui n'est pas cultivée, fût-elle la meilleure, ne produit bientôt que des ronces et des épines. Notre-Seigneur ne voulait pas que le figuier stérile occupât plus longtemps la terre. Arrive le danger, le paresseux est sans défense. Le travailleur, lui, trouve, durant les orages, un refuge dans l'énergie que ses labeurs lui ont assurée. Saint Jean Chrysostome avait une si haute idée du travail comme gardien de la vertu, qu'il l'appelait le *bouclier du cœur, clypeus cordis labor*.

Enfin, je leur demanderais la réflexion. Dans ce siècle de vitesse, on croit quelquefois que c'est du temps perdu que de réfléchir. Erreur. C'est par la réflexion qu'on voit d'où l'on vient, où l'on va, et par quels moyens on peut y tendre le plus sûrement. Madame de Saavedra, dans son livre "La voix d'une mère", recommande à

son fils un quart d'heure de méditation tous les jours, et, parlant du fruit qu'elle a elle-même retiré de cette pratique, elle dit: "Dans ce quart d'heure, j'ai appris à être fille, à être épouse, à être mère". En réfléchissant bien, on devra faire disparaître, de sa conduite, bien des usages vains qui sont incompatibles avec l'honneur, la dignité, le respect dont toute jeune fille devrait vouloir être entourée.

Puissent ces quelques remarques , simple corollaire de vos paroles, tomber en terre fertile. Remettre leur application à plus tard est un faux calcul. La vie d'une personne se tient. La jeune fille du couvent contient en puissance la femme du monde comme le germe contient la fleur et le fruit: "le jeune homme, dit la sainte Ecriture, ne quittera point, dans sa vieillesse, le chemin qu'il aura pris dans son enfance". (Prov. XXII-6). Si ces paroles inspirées étaient sans cesse présentes à la pensée des jeunes filles, avec quelle ardeur, elles chercheraient, durant toute leur

jeunesse, à s'*enraciner* et à se *fonder* dans l'amour de Dieu: *in charitate radicati et fundati.* (Eph. III-17).

C'est avec cet espoir que je bénis votre travail et que je vous prie d'agréer l'hommage de mes sentiments respectueusement dévoués en Notre-Seigneur.

Le chanoine J.-A. MOUSSEAU,
Sup. Eccl. des r.s.c.



Maison provinciale,
Côte-des-Neiges.

Montréal, 14 avril 1927.

Révérende sœur Marie de...
maison mère de Saint-Laurent.

Ma révérende sœur,

Je suis heureux de venir vous remercier du plaisir que m'a procuré votre intéressant ouvrage que vous avez eu l'amabilité de soumettre à mon appréciation.

Ce que je pense, ma révérende sœur, de votre livre ? Du bien, avant tout : trop de bien pour en dire du mal. Sous ce titre d'énergie : "Si tu voulais", quelle somme de bonnes choses nous trouvons. C'est l'application sûre, expérimentée, d'une théorie juste et éminemment pratique sur

l'éducation. Vous avez bien compris que l'instruction n'a jamais été le tout de l'homme. L'intelligence, en effet, n'est qu'une partie de nous-mêmes; tout à côté, dans des relations étroites, s'agite la volonté qui complète notre être rationnel. Et former la volonté, la rendre capable d'aimer et de réaliser le bien que l'intelligence lui offre comme un appas alléchant, sans doute, mais pas au point d'être irrésistible, voilà ce qui complète l'œuvre de tous ceux qui veulent élever la jeunesse. "Si tu voulais"... apporte, ma révérende sœur, une pièce de résistance à ce double travail formateur, poursuivi avec tant de succès par les religieuses de Sainte-Croix.

Le mérite particulier de cet ouvrage, c'est de préconiser une méthode préventive.

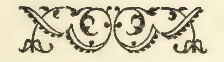
Celui-là est véritablement formé qui sait aguerrir sa volonté contre tous les assauts qu'il aura à subir au dehors de l'Alma mater. Que de malheurs, s'abattent comme des corbeaux voraces,

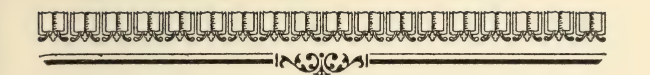
sur l'âme toute pure, encore toute neuve, qui ne connaît rien de la vie, si ce n'est l'idéal qu'elle a médité et les rêves qu'elle a formés. C'est entre les mains de ces jeunes filles que votre livre apportera un remède efficace. Il sera comme un *sérum* moral qui préviendra le mal.

Je lui souhaite tout le succès possible: qu'il se répande abondamment et continue, chez vos anciennes particulièrement, votre œuvre de haute éducation religieuse.

Veuillez accepter, ma révérende sœur, me meilleurs vœux et mes respectueux sentiments de dévouement en N.-S.

ALFRED CHARRON, ptre, C.S.C.
supérieur provincial.





AVANT-PROPOS

Le récit que nous vous présentons, chères élèves, n'est pas une légende; sa trame appartient à l'histoire ancienne et contemporaine; il a été, il est vécu à chaque génération. C'est afin qu'il devienne moins fréquent, à l'avenir, qu'il vous est dédié.

Vous rencontrerez une mère qui ne veut pas comprendre "le pourquoi de sa vie" et elle donne un spectacle lamentable. Je voudrais que ses malheurs détournent les jeunes filles de la voie où elle s'est engagée. Mais une autre mère vous charmera, j'en suis sûre, vous voudrez lui ressembler. Sa charité, son amour du travail, sa vigilance maternelle la font comparer à "la femme forte"

des saints Livres. Comme l'humble violette qui croît à l'ombre et parfume le bosquet qui l'abrite, cette mère, — véritable fleur cachée,— vit inconnue dans sa maison et le parfum de ses vertus chrétiennes et domestiques trahit sa présence.

Tout à côté, deux jeunes filles offrent de grandes leçons; les nobles cœurs les imiteront, sans doute. Notre pays a besoin de telles héroïnes; la sainte Eglise les sollicite: "La moisson est grande, les blés sont mûrs et les moissonneurs manquent de toutes parts". L'esprit du mal a envahi tous les foyers; on s'évertue à la recherche du bien-être et de la volupté, la société chrétienne agonise...

Jeunes filles, épouses et mères chrétiennes, lisez ces pages, levez-vous, montez à l'assaut, aidez la sainte Eglise, sauvez la société, la Mère des Douleurs veille sur vous.

En la fête de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus.

Saint-Laurent, ce 30 septembre 1926.



DEUX AMIES VÉRITABLES

I

La cloche du couvent vient de sonner la fin des classes. Les écolières défilent, dans un ordre parfait, sur le trottoir conduisant à la rue principale. Là, les rangs se brisent et chacune se dirige vers sa demeure.

Deux fillettes, d'une dizaine d'années, environ, cheminent en se tenant par la main. L'une d'elles, par son beau sourire, ses lèvres roses, ses grands yeux intelligents, semble personnifier le bonheur; on l'appelle Marie-Ange. La physionomie de sa petite compagne, Marcelle, est voilée de tristesse. Tout en causant des incidents du jour et des projets pour le lendemain,

Marie-Ange arrive à la maison de son père. Elle passe outre, cependant: chaque soir, depuis deux ans que les petites filles fréquentent l'école, Marie-Ange accompagne son amie jusqu'au seuil de la maison Leval. Si la maman est absente, ce qui arrive le plus souvent, les deux fillettes reviennent à la maison Bonneau.

Quand la température le permet, les écolières prennent leurs ébats au dehors, à travers les allées du jardin. Ce soir-là, la corde, la raquette, le cache-cache passèrent successivement.

Depuis plusieurs semaines, madame X..., riche montréalaise, établie dans une villa voisine pour la saison d'été, s'amusait à considérer ces deux *jeunesses*. Le contraste entre les deux enfants l'intriguait beaucoup: la petite Marcelle paraissait se prêter plutôt que se donner aux courses proposées par Marie-Ange; son geste semblait inspiré par une courtoisie naturelle, elle ne vou-

lait pas déplaire. D'ailleurs, tout, en cette enfant, témoignait d'un noble petit cœur et d'une belle intelligence.

La dame étrangère en causa un jour avec madame Bonneau. Celle-ci se contenta de présenter la petite Marcelle comme l'unique enfant de monsieur Jean Leval, laquelle, en attendant le retour de sa mère, venait, chaque soir, s'amuser avec Marie-Ange.

— M. Jean Leval! s'exclama la dame, mais n'est-il pas le mari de Lucine C..., mon ancienne compagne de pension ?

— Précisément, vous l'avez bien nommée.

— Ah! madame Bonneau, quelle femme doit-elle être, si elle a continué, dans la vie du ménage, le rôle commencé au pensionnat: réfractaire à toute discipline, ennemie de la contrainte, méprisant les conseils de toute autorité, maugréant contre cette règle invariable du couvent qui interdit les sorties non justifiées... Pardonnez-moi, madame, une telle révélation , mais je

serais si heureuse d'apprendre qu'elle est excellente mère. Elle était bien douée, cependant; son grand talent lui a permis de terminer ses études sans trop d'efforts... et sa générosité envers les pauvres lui a valu bien des sympathies.

Madame Bonneau écouta cette litanie, correspondant à tout ce qu'elle avait constaté chez sa voisine depuis trois ans. Mais elle ne dit mot. Pour son bonheur, elle entendit, à ce moment-là même, le bébé pleurer dans son berceau. Elle s'excusa et partit.

Les fillettes s'amusaient encore, mais à la voix de madame Bonneau, elles entrèrent pour prendre un léger goûter et se mettre ensuite à l'étude. A l'heure du souper, la petite Marcelle prend congé de madame et de son amie; elle remercie et se rend chez elle; car son papa qu'elle aime tant, et dont elle se sent aimée, arrivera par le train de six heures.

Hélas! la porte est close... La maman, selon son habitude, est absente... Quand rentrera-t-

elle ? La chère enfant s'assied sur la véranda. Un riant paysage s'offre à son regard : les grands arbres, la verdure, les fleurs de toutes variétés, lui envoient leur parfum ; la poétique rivière des "Mille-Iles" coulant tout près de sa demeure, reflète les derniers feux du soleil... La petite ne voit rien de ces beautés : elle ne songe qu'à son papa. En attendant son retour, elle ouvre ses livres de classe et se dispose à reprendre son étude.

Soudain, on entend dans le lointain, le sifflet de la locomotive. — Oh! c'est mon papa, je vais le revoir bientôt, se dit-elle, et, instinctivement, elle court à la barrière. Après dix minutes environ, l'omnibus s'arrête devant la porte ; monsieur Leval en descend et la petite va se jeter dans ses bras, le papa embrasse cette enfant si chère.

— Papa, avez-vous soupé ?

— Oui, ma chérie, j'ai soupé en ville ; et toi ?

— Moi ? Pas encore, mais je n'ai pas faim.

— Eh bien! asseyons-nous sur ce banc, il fait si bon ce soir, et respirons un instant le bon air de la campagne.

— Voyons, as-tu été bien sage aujourd'hui ?...

— Oh! sais-tu papa, j'ai perdu une place en classe, parce que je ne suivais pas dans mon livre. Si ma maîtresse avait su pourquoi je ne suivais pas la lecture, elle m'aurait bien excusée, car elle est très bonne.

—Peux-tu me dire pourquoi tu ne suivais pas ?

— Mais oui, je pensais à vous et je me disais: comme mon papa doit avoir de la peine de ne jamais trouver maman à la maison!... et moi aussi j'en ai du chagrin. Les autres petites filles ont toutes une maman qui les aime, les caresse; et moi... Je suis bien habillée, c'est vrai; j'ai tout l'argent que je veux et plus que je n'en veux; mais c'est tout. Maman ne me parle que très rarement. Le matin , quand je pars pour le couvent, elle est encore couchée et quand je reviens le soir, elle est absente!... Vrai! vrai!

papa, j'aimerais mieux être moins riche et être aimée de maman... Si vous lui disiez, papa, de rester à la maison et de m'aimer...

Le père, la gorge serrée, ne répondit pas. Pour la première fois, il entendait l'aveu des souffrances de sa chère fillette, et il comprit que depuis longtemps, ce jeune cœur dévorait son chagrin en silence. Il attira son enfant sur son cœur:
— Marcelle, lui dit-il, promets-moi d'être toujours bonne, pieuse, aimante; profite bien des leçons des bonnes religieuses. Je ne cesserai jamais de t'aimer. Oui, je t'aimerai pour ta mère et pour moi... Quand tes études seront terminées, nous demeurerons ensemble. Je n'ai pas de fortune; mais nous chercherons notre bonheur dans l'acceptation généreuse des croix de la vie. Nous ne sommes sur la terre qu'en passant. Tu le sais bien, n'est-ce pas ? Il y a une autre vie après celle-ci; et lorsque nous avons beaucoup et chrétiennement souffert sur la terre, notre ciel est plus beau...

Le papa ne put en dire davantage. Si tu ne désires pas souper maintenant, viens t'amuser avec Marie-Ange; car j'ai à parler à monsieur Bonneau. L'enfant prit son père par la main; et l'enveloppant d'un long regard: Maman ne cherche qu'à s'amuser elle; dites-moi, papa, aura-t-elle un beau ciel comme vous et moi ?... M. Leval eût été fort embarrassé pour répondre à sa fille, si M. Bonneau, voyant venir son voisin, ne fût allé à sa rencontre; Marie-Ange accourut aussi.

Laissant ensemble les deux enfants, M. Leval entraîna son ami du côté du jardin. — M. Bonneau, j'ai à vous entretenir d'un sujet assez sérieux; veuillez avoir la patience de m'écouter.

—Je suis à vous, monsieur.

—Depuis le temps que je vis dans votre voisinage, vous avez sans doute remarqué que ma maison ressemble plutôt à un nid abandonné. Où irait ma fille, après sa classe, si elle ne trouvait chez vous la plus cordiale hospitalité ?...

Peut-on supposer que cette enfant a une mère!...

D'après la conversation que je viens d'avoir avec la petite, je m'aperçois que son intelligence est considérablement développée; j'en suis étonné et peiné, tout à la fois. Vous me comprendrez, M. Bonneau; si cette ange allait être entraînée, un jour ou l'autre, dans la voie malheureuse dans laquelle s'est engagée sa pauvre mère!...

— Ah! cher monsieur Leval!...

— Je songe à la soustraire au mauvais exemple.

— Comment ferez-vous ?

— Vraiment, je ne vois qu'une issue pour sortir de cet impasse et elle répugne grandement à ma conscience de catholique. J'y songe depuis quelques semaines et j'en suis tout bouleversé. Durant mes insomnies, j'ai pesé les conséquences de ma démarche, j'ai prié, et le bon Dieu m'est témoin que je ne veux pas fuir la croix qui pèse sur ma vie!... Mais mon enfant, je lui dois ma protection! Alors, j'ai résolu de partir.

— Quitter votre fille!

— Non pas, au contraire, ce serait un moyen sûr de la garder pour moi.

— ? ? ?

— Ma femme m'a déjà avoué que Marcelle l'incommodait; or, si je pars, madame Leval ne tardera pas à quitter le village et à laisser la petite au couvent. Avec sa fortune, ma femme peut supporter les minimes dépenses d'une écolière. Il ne lui en coûterait pas davantage de la mettre en pension dans une famille, si elle trouvait.

— Marcelle et Marie-Ange sont très unies; votre enfant, si vous le voulez, sera toujours chez elle dans ma maison, M. Leval.

— Votre charité, votre grand cœur vous inspirent, cher monsieur; ici ou au couvent, sa belle âme sera préservée de la contagion du vice. Sous la direction des religieuses, Marcelle recevra une bonne éducation morale et chrétienne. La supérieure est une femme intellegente et distinguée; elle porte une attention

particulière aux jeunes filles qu'elle prépare à la vie sociale; et, sous votre toit, mon enfant recueillera les exemples de tendresse, de piété, de dévouement que donne votre excellente épouse.

— Je vous remercie, monsieur Leval, du beau témoignage que vous rendez à la chère compagne de ma vie. Je voudrais vous savoir aussi heureux que moi. Mais prenez courage! mon cher ami, votre femme est encore plus malheureuse que vous!...

— Monsieur Bonneau, continue monsieur Leval, pouvez-vous imaginer toutes les angoisses d'un père et d'un époux, réduit à la triste nécessité de briser son foyer? Je connais les lois indissolubles du mariage; et, pour rien au monde, je ne voudrais les violer. Mais enfin, que puis-je, moi? J'ai épuisé auprès de ma femme tous les moyens pour la ramener à la fidélité, à l'honneur. Voilà bientôt douze ans que je suis marié; et, depuis douze ans, je viens chaque soir à la

maison que je trouve toujours déserte... Ce que j'ai souffert et ce que je souffre!... La voix du malheureux époux s'éteignit dans un sanglot.

— Cher monsieur Leval, il y a longtemps que nous avons deviné, ma femme et moi, votre profond malheur ; nous en gémissons et nous vous accordons toute notre sympathie. Je vous le répète, prenez courage! Soyez grand et ferme sur la route épineuse que vous trace la Providence. Le bon Dieu a des réserves précieuses pour ceux qui se fient à sa bonté. Songez bien que votre Marcelle n'est pas une enfant ordinaire. Pour reposer votre cœur, reportez sur elle toutes vos pensées et vos affections; elle sera, — j'en ai l'intime conviction, — la joie, la gloire de vos vieux jours.

— C'est ma seule espérance humaine, c'est tout ce qui me reste dans le grand naufrage de mon terrestre bonheur...

Puis, tendant la main à ce digne ami, monsieur Leval ajouta: Je dois vous offrir mon plus cor-

dial remercîment pour l'attention que vous avez pour ma chère Marcelle; elle est si heureuse sous votre toit. Je partirai demain; mais chaque semaine, je reviendrai voir la petite. En attendant, je compte sur votre épouse pour la consoler.

Monsieur Leval entra prendre Marcelle et, ensemble, ils entrèrent à leur villa. Le soleil avait disparu à l'horizon; quelques nuages frangés de rouge annonçaient son récent passage.

En entrant au salon, le père et la fille s'agenouillèrent au pied du crucifix que monsieur avait lui-même appendu au mur, le surlendemain de son mariage. Après la prière du soir, Marcelle embrassa son père et ils se séparèrent pour le repos de la nuit.

Monsieur Bonneau avait écouté son voisin avec une émotion très vive. Pour se remettre un peu, il continua de marcher seul dans le jardin.

Repassant dans son esprit les plaintes si bien justifiées de son voisin, il conclut que, aux yeux de Dieu et des hommes, c'est l'épouse infidèle qui déserte contre son honneur, il ajouterait: contre sa conscience, si, depuis longtemps déjà, elle ne l'avait étouffée.

La réputation de monsieur Leval est intacte: il est le type du gentilhomme: sobre, honnête, laborieux et, pardessus tout, époux fidèle. Tous les citoyens de X... le regardent comme un chrétien modèle.

Monsieur Bonneau communiqua à sa discrète épouse les confidences du voisin éprouvé. Elle n'en fut point surprise. Cette mère, aussi intelligente que vertueuse, ne pouvait pas ne pas comprendre que sa voisine suivait une fausse route.

L'infortunée madame Leval subissait évidemment toutes les conséquences d'une *éducation morale manquée.* Dans sa jeunesse, elle avait refusé , nous le savons déjà, de correspondre aux

grâces de formation que le bon Dieu accorde, libéralement, aux âmes de bonne volonté. Et malheur!... trois fois malheur!... la richesse favorisait ses déplorables écarts.

En entrant dans le monde si peu préparée, elle se lance dans les tourbillons éblouissants, où les grâces de sa personne et les qualités supérieures de son esprit lui ouvrent un accès facile et *fascinateur* dans les hautes sphères sociales. Elle va étourdiment, laissant sur le chemin de la vie une jeunesse gaspillée.

Le grand tort de monsieur Leval, c'est d'avoir épousé une jeune fille sans la connaître. Grave imprudence, en réalité!... Jeune homme d'une réputation intègre, descendant de l'une de ces braves familles canadiennes dont la probité est héréditaire, sa bonne renommée, — à défaut de fortune, — lui permettait d'entrer dans la famille la plus respectable et la plus distinguée.

Mais la bonne éducation *présumée* de sa prétendue, qui avait terminé son cours dans l'un des

meilleurs pensionnats de Montréal, l'autorisait à croire, semble-t-il, qu'il trouverait dans cette jeune fille, une femme capable de diriger, d'orner et d'honorer un foyer... De plus, elle possédait une fortune; et... elle était belle... La beauté!... la richesse!... voilà le piège!

Nombreux sont ceux qui s'y prennent!...





II

Le lendemain matin, le malheureux époux, l'inconsolable père, disait adieu à ce riant coin de terre que les bons villageois de X... regardent comme leur paradis terrestre. Combien il aimait cette campagne silencieuse dont il eut fait les plus pures délices... de sa vieillesse.

La chère Marcelle, s'étant levée en même temps que son père, se trouva prête pour l'heure de la classe; Marie-Ange l'attendait en repassant ses leçons. Elle aperçut sa petite amie les yeux rougis par les larmes: — Comment, tu as pleuré ? lui dit-elle en baissant la voix. Ton papa est-il retourné à son bureau ?... Pour toute réponse l'enfant éclate en sanglots. Elle se remit peu à peu et dit à sa compagne: "J'ai peur, Marie-

Ange, que mon papa ne revienne plus chez nous. En m'embrassant, il avait des larmes dans les yeux; et il m'a dit tout bas: Sois toujours bonne, ma petite, tu es ma seule consolation. Ne m'oublie pas et prie beaucoup pour ton père. Alors, il est sorti bien vite, bien vite. Tu sais, Marie-Ange, papa a gros de chagrin: maman n'est presque jamais à la maison; ça l'ennuie beaucoup. Depuis quelques semaines, il est obligé de souper en ville, maman n'est jamais là pour préparer ses repas. Ah! que j'ai de la peine!... La cloche du couvent sonna la rentrée en classe; les fillettes hâtèrent le pas et prirent place parmi les élèves rangées dans la cour.

Dans la matinée, madame Leval trouve, près de la glace de son miroir, une enveloppe à son adresse. Elle en brise le cachet et prend connaissance du contenu:

"Pauvre femme! après tous les avertissements inutiles que je t'ai donnés relativement à la te-

nue de la maison et à ta conduite privée, je quitte ta somptueuse demeure, devenue pour moi, plus sombre qu'un tombeau. Ici, sont ensevelis tous mes rêves de bonheur, toutes mes illusions de jeune époux, toutes les espérances de ma vie.

"Epouse infidèle, tu as déshonoré mon nom qu'ont porté si chrétiennement mes ancêtres. Je n'ose plus paraître dans la société... Ma vie est brisée depuis longtemps... Je te pardonne. Seulement, je demande au bon Dieu de te ramener à des sentiments chrétiens, en t'accordant, un jour ou l'autre, la grâce du repentir."

"Adieu!

JEAN LEVAL."

Un coup de foudre, par un jour ensoleillé, n'aurait pas plus surpris la pauvre mondaine. Elle lut et relut le billet, et tout un essaim de souvenirs s'entassa dans sa mémoire: elle se revoit jeune écolière, faisant la sourde oreille,

s'obstinant à ne point suivre les avis qui devaient la placer dans la voie droite; elle songe à ses compagnes de classe, elle sait la destinée de chacune. Celles qui ont fondé un foyer en sont l'honneur et la joie; leur vie,toute de dévouement, apporte à leur âme une paix sereine: elles sont heureuses. D'autres se sont réfugiées dans le couvent pour mieux assurer leur salut et procurer plus de gloire au bon Dieu...

Mais elle!... que fait-elle ici-bas ?... Où va-t-elle ?... A quoi aboutiront ses jours sans soleil, ses nuits sans sommeil, toute sa vie passionnée ? Pourquoi cette résidence somptueuse, entourée de fleurs dont elle ne jouit jamais ? La charmante nature qui l'environne, l'a-t-elle seulement considérée une fois, en songeant à son Auteur ?

Toutes ces pensées traversèrent son esprit *rapidement;* le cœur s'en émut légèrement et, pour la première fois, peut-être, ses yeux se mouillèrent de larmes.

Elle va de ci, de là, dans sa maison; ses yeux

se dessillent: elle constate le désordre dont se plaint son mari; c'est l'heure du dîner et le feu est éteint, image de l'amour maternel dans ce cœur dénaturé. Sa riche demeure lui paraît alors triste comme l'absence de l'amour... triste comme la mort...

L'amour chrétien, l'amour pur et désintéressé, l'amour dévoué n'élisent pas domicile au foyer sans flamme et sans foi, où l'on n'entend point le rire bruyant des enfants ni, le soir, le chant harmonieux de la prière en famille. Non! point de bonheur où règnent l'égoïsme et la vie mondaine.

Madame Leval pouvait-elle regretter cette absence du bonheur chrétien, elle qui n'a jamais rêvé que toilette, succès mondains et plaisirs? Quoi qu'il en soit, en entrant dans son salon, elle se laissa choir dans un fauteuil, sans songer au repas à préparer. Marcelle entra dans ce moment. A la vue de sa mère en pleurs, l'enfant

lui demande: Pourquoi pleurez-vous, maman ?... Avez-vous des mauvaises nouvelles de papa ?...

— Non, je n'ai pas de mauvaises nouvelles de ton papa; mais je crois qu'il ne reviendra plus ici. La chère petite est saisie d'une tristesse indéfinissable et elle pleure. Elle veut en savoir davantage, mais la mère, feignant de ne pas l'entendre, dresse la table à la hâte. Marcelle mange sans appétit. Son repas terminé, elle souhaite le bonjour à sa mère, la remercie et se rend chez Marie-Ange.

La physionomie attristée de la petite toucha le cœur de madame Bonneau; et l'attirant près d'elle: Ne pleure pas, tu reverras ton père bientôt. Prie pour lui et pour ta pauvre mère.

Madame Leval, incapable de porter seule le lourd fardeau qui pèse sur son cœur, en fait part à sa charitable voisine. Elle apporte le billet trouvé et lui en permet la lecture. Après l'avoir parcouru, madame Bonneau reprend: Vous ne

devez pas être étonnée de votre malheur, madame, l'abandon de votre maison et vos sorties fréquentes, l'indifférence inconcevable envers votre mari si loyal, si patient qui souffre depuis douze ans de votre vie mondaine, en voilà plus qu'il n'en faut pour décourager un homme d'honneur et de probité. Non, monsieur Leval n'a jamais goûté le bonheur de la vie conjugale. Le soir, à la veillée en famille, il eût voulu trouver une compensation à ses fatigues en causant avec son épouse des joies du présent, de ses rêves d'avenir, de ses affaires, de ses inquiétudes, que sais-je encore ?... Monsieur Leval voulait être bon pour être heureux et très bon pour être très heureux. Avez-vous favorisé ses nobles sentiments, madame ?...

Durant ce monologue, le rouge monta au front de la dame et elle versa quelques larmes qui se séchèrent bientôt. Puis, avec une force toute stoïcienne, elle lance à la figure de la vaillante

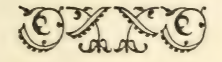
chrétienne, cet aveu désolant: Je n'y puis rien! Je me suis engagée dans cette voie depuis ma jeunesse et... Madame Bonneau l'interrompant:
— Peu importe, madame, il n'est jamais trop tard pour revenir à la loi de l'Evangile, pour rentrer dans la voie des commandements...

La pauvre femme n'entendit point ce langage. Dès ce jour, elle décida de quitter définitivement le paisible village de X... où elle ne s'était jamais plu. Elle proposa sur-le-champ à madame Bonneau de garder sa fille en pension.

"Je vais m'occuper aussitôt de mon ménage, et dans quelques jours, ajouta-t-elle audacieusement, mes rêves se réaliseront dans toute leur étendue. La ville! voilà mon idéal. Là, je vivrai tout à mon aise: les promenades, les veilles, les danses, la tournée dans les magasins, les théâtres occuperont tout mon temps. J'ai ma bourse... je ne manquerai pas de compagnie." Sans le savoir, sans doute, elle vivait ces paroles que nous lisons dans Tobie: "Employez vos

richesses à vous faire des amis." Et nous songeons à ces autres de saint Paul: "Elle s'en va par des routes de désolation et de malheur."

Informée de la décision de sa mère, Marcelle ne se chagrine pas outre mesure. Elle aime le couvent et la famille Bonneau. On lui promet qu'elle reverra son père chéri chaque semaine, et sa mère lui fournira toujours l'argent nécessaire à ses menues dépenses. Donc, toutes ses ambitions enfantines sont comblées. Marie-Ange se réjouit et les amies poursuivront désormais, sans crainte, le cours de leurs études. Ainsi se termina le mois de septembre, mil huit cent soixante-dix-neuf.





III

Vers la fin de juillet 1887, monsieur Leval vint, selon sa coutume, prendre un congé d'une huitaine dans la famille Bonneau. Il était anxieux, sans doute, d'apprendre dans quelle voie son enfant bien-aimée orienterait sa vie à la fin de ses études. Où se dirigerait-elle ?... Vers le monde ? ce monde trompeur que lui-même méprisait. S'enfermerait-elle dans un cloître, la pieuse enfant dont le monde n'était pas digne ! Alors, elle ne lui appartiendrait plus !... Pourtant, n'avait-il pas rêvé, il y a sept ans, de ramener Marcelle chez lui, après ses années de couvent ? Mais l'œil observateur du père devinait l'attachement de Marcelle à la maison hospitalière qui lui avait ouvert ses portes.

Madame Leval, — sans visiter sa fille, — ne

manquait jamais de lui envoyer chaque mois, autant et plus d'argent qu'il ne lui en fallait pour sa pension et ses autres dépenses. Or, si le père la retirait de cette chère maison, madame continuerait-elle de soutenir son enfant ? Il ne fallait pas contrarier la mère... et le père devenait perplexe. Son négoce, du reste, ne prospérait point; à quoi bon thésauriser, se disait-il souvent! J'aurai toujours assez d'argent pour subvenir à mes besoins et à ceux de mon enfant. Somme toute, les pensées qui roulaient dans l'esprit du père prouvaient qu'il ne connaissait pas la grande âme de sa fille. Marcelle va se révéler.

Nos deux jeunes filles ont toujours joué, sous une forme bien humble, le noble rôle d'enfants exemplaires et d'anges de piété. Elles ont toujours vécu dans la plus fidèle et la plus pure intimité, comme deux sœurs, s'excitant mutuellement à la vertu et rivalisant d'ardeur dans le travail, parfois si rude, de la réforme de soi-même.

Car ces deux adolescentes, enfants d'Eve comme nous, avaient, comme nous aussi, des tendances mauvaises à réprimer, un caractère à dompter, une volonté à soumettre. Mais, sous la douce influence de la grâce, d'une bonne éducation domestique et de l'instruction religieuse, leur esprit s'est éclairé, leur cœur s'est fortifié.

Outre les instructions et les conseils reçus au couvent, toutes deux puisent maintenant, dans la lecture des auteurs ascétiques, des connaissances précieuses sur la vocation de la jeune fille. Elles comprennent que le bon Dieu a donné à la femme une mission sublime, qu'elle peut y correspondre pour son bonheur ou s'en éloigner pour son malheur.

L'existence de la jeune fille, en effet, n'est pas celle de la fleur ou celle de l'oiseau. Le brillant, le superficiel de la formation morale peuvent suffire aux âmes vulgaires, dépourvues d'idéal chrétien; mais dans les frottements de la vie

tout cela s'efface et la *belle fleur* reste sans parfum et l'*oiseau* sans voix.

Les deux adolescentes se sont d'abord approvisionnées au foyer Bonneau, à l'*école de la maman,* la première et la plus importante de toutes; puis, chez les religieuses, dans des études proportionnées à leur état. En parcourant leur seizième et dix-septième années, elles se sont purifiées davantage et leurs cœurs, une fois vides de toute recherche personnelle, la grâce y est entrée à flots et, doucement, suavement, elle a fait son œuvre.

Nous l'avons dit, Marie-Ange et Marcelle étaient proposées comme modèles aux écolières; elles le sont encore dans le village. Leur temps se passe aux travaux de la maison; et dans la famille Bonneau, famille douze fois bénie, le travail ne manque pas. Néanmoins, nos deux jeunes filles trouvent encore la possibilité de visiter quelques familles pauvres ou affligées, et de se rendre à l'église pour adorer le très Saint-

Sacrement ou parcourir les stations du chemin de la croix.

Chaque matin, on les retrouve au pied de l'autel pour y entendre la sainte messe; très souvent, elles s'approchent de la sainte Table. Au retour, elles prennent le déjeuner et se livrent gaîment aux travaux du ménage. Madame se réserve exclusivement le soin des plus jeunes, ainsi que la préparation du déjeuner. Tout est si bien ordonné dans cette maison! c'est un couvent en miniature. Les deux filles aînées confectionnent les vêtements et, pour se reposer de la couture, elles se chargent du souper. Marie-Ange et Marcelle ont la responsabilité du dîner et de l'ordre dans les chambres. Les garçonnets entrent l'eau et le bois, ils aident à sarcler le petit jardin où les fleurs et les légumes se marient admirablement. Tout est beau, tout est propre! Dans cette famille on s'aime, on rit, on chante, et... l'on prie.

Aussi bien, les enfants se complaisent dans

cette demeure, devenue pour eux le centre de l'honneur et de la vertu. Ils la quittent le moins possible, car l'ennui n'a pas droit de cité sous ce toit familial. Monsieur Bonneau se considère comme le papa le plus heureux du monde.

En vérité, de quoi pourrait-il se plaindre ? Il règne chez lui. Puis, il est assez intelligent pour apprécier cette femme d'une valeur incomparable. Véritable portrait de la femme forte dont il est parlé dans la sainte Ecriture, elle mérite qu'on lui décerne les éloges des saints Livres: "Ses enfants se sont levés et ils l'ont proclamée bienheureuse, son époux aussi s'est levé et il l'a bénie".

Tout est en commun dans cette famille: traditions, honneur, travail, peine, dévouement, services rendus, joies, espérances. Le chef de ce foyer chrétien possède toute l'autorité; mais, il l'exerce avec bonté et condescendance; le bon exemple qu'il donne rend sa maison honorable.

La fidèle compagne de sa vie n'a pas amolli

son cœur dans les déprimants plaisirs des théâtres et des danses; sa conscience de mère chrétienne a gardé toute sa pureté, toute sa lumière. Elle se reconnaît ici-bas, la mandataire de la Providence; elle comprend que son premier devoir consiste à donner à l'Eglise des enfants généreux et forts, à la société des citoyens intègres qui propageront, à travers les générations, les mœurs ancestrales.

Dans un tel milieu, comment des âmes déjà parées de toutes les beautés morales, ne s'éprendraient-elles pas du plus parfait, poussé jusqu'à l'héroïsme? Marie-Ange et Marcelle n'en seraient-elles pas capables? Depuis tant d'années, elles provoquent l'admiration des familles du village et sont la consolation de leur curé.

Avec l'autorisation du pasteur, elles se sont constituées sacristines pour la saison des vacances; fonction qu'elles remplissent depuis trois ans.

En se rendant à l'église pour y adorer le Saint-Sacrement, elles préparent l'autel pour la messe du lendemain, disposent les ornements du prêtre et parent les autels. Tout en accomplissant ce beau geste de piété et de charité, les angéliques jeunes filles songent à leur vocation future. Elles savent que toute âme a une mission à remplir; que cette mission vient du ciel et que, pour la connaître, il faut être attentive à la voix de la grâce.

Cette voix se fera entendre, où ?... quand ?... Elles l'ignorent. Samuel l'a entendu dans le silence de la nuit; Saul, sur le chemin de Damas; François de Borgia, près d'un cercueil. Marie-Ange et Marcelle allaient droit au tabernacle et au cœur de la mère des Douleurs. Après une prière ardente, elles tendaient l'oreille de l'âme pour entendre le "Veni, sequere me". Dans trois retraites, suivies avec une piété angélique, elles ont cherché la lumière auprès d'un directeur éclairé. Toutes deux inclinent vers la vie

religieuse, et on leur conseille de suivre cet attrait. Cependant la voix de la nature *proteste* contre cette sublime décision.

Ces deux sœurs d'âme devisaient ensemble, quelquefois, sur la difficulté de se sauver dans le monde, et sur la grandeur des sacrifices à accomplir pour se donner à *Dieu seul*. Je sens mon cœur se fendre, dit un jour Marie-Ange à Marcelle, quand je songe à tout ce que je dois sacrifier!... Y penses-tu ? quitter pour toujours mon père, ma mère, mes sœurs, mes chers petits frères, mon bon *chez-nous*, mon village, mon église, mon cher couvent!... Ah! Marcelle! qu'il en coûte à la nature, pour sacrifier les pures et douces affections du cœur!...

— Allons donc, Marie-Ange, tu ne vas pas faiblir ? Le bon Dieu vaut bien la peine que nous lui sacrifiions le meilleur de notre vie... C'est lui qui t'a ainsi comblée: voudrais-tu tourner ses dons contre sa gloire et le salut des âmes ?... Elles attendent ton dévouement, ta charité,

Marie-Ange! D'ailleurs, quand le bon Dieu appelle, il faut même donner sa vie; et encore, ce n'est rien!... La noblesse d'une âme se mesure à son courage... Tu sais tout cela Marie-Ange! Celle-ci se taisait et des larmes coulaient de ses yeux.

Le lendemain matin, en revenant de la messe, Marie-Ange releva la conversation de la veille:

— Pourquoi ne viens-tu pas avec moi, Marcelle ? Ne serions-nous pas heureuses de vivre sous la même règle et sous le même costume religieux ?

— Ah! ma chère, je ne le serais que trop! J'y trouverais trop de satisfactions naturelles... Crois-moi, Marie-Ange, mon embarcation à moi, pour la *traversée de la vie*, c'est l'abnégation totale. Toi, vogue à pleine voile sur la mer du dévouement auprès de la jeunesse; moi, je louvoierai d'une plage à l'autre, pour secourir les orphelins, les vieillards, les deshérités...

Marie-Ange, édifiée de la générosité de son amie, reprit avec énergie. — Tiens! c'en est fait!... Je ne regarderai plus en arrière... Je mourrai pour la plus noble des causes... Je donnerai mon sang goutte à goutte; d'ailleurs, tu sais, Marcelle, combien j'abhorre le monde... Mon Dieu! vous aurez tout! Je vous le donne ce cœur morcelé... et tout ce que j'ai de plus cher. Oui, je quitterai tout pour sauver des âmes et mériter la vie éternelle.

En ce moment, chère Marcelle, surgit dans ma pensée, ce verset du psaume LVI, que nous lisions ces jours derniers: "Mon cœur est prêt, ô Dieu, mon cœur est prêt! Je chanterai; je jubilerai!... Je me lèverai dès l'aurore; je vous bénirai parmi les peuples, ô Adonaï; je vous chanterai au milieu des nations." Je fais miennes ces paroles sacrées et, dès que le Seigneur m'aura fait connaître sa volonté sainte, j'irai les vivre dans la solitude que sa Providence me désignera.

Marcelle applaudit. Mais tout en essayant

d'encourager son amie, la bonne jeune fille sentait, elle aussi, son cœur déchiré par le sacrifice. Selon son aveu, elle subissait alors une espèce d'agonie morale. La grande sainte Thérèse d'Avila n'avait-elle pas cru mourir de douleur en franchissant le seuil de la maison de son père ? Cette famille Bonneau n'était-elle pas devenue la sienne ? Cette maison bénie, où, dix années durant, elle avait goûté le plus pur bonheur, n'était-ce pas sa vraie demeure ? Elle sacrifiait encore son père, dont elle aurait tant aimé embellir la vie... Quant à sa mère, lui avait-elle seulement donné l'occasion de l'aimer ? En sa mère, cette pieuse enfant n'aimait et ne voyait que l'âme. Or, cette âme, elle la sauvera ; coûte que coûte.

Le prix d'achat des âmes, c'est la souffrance, c'est le sacrifice, c'est le sang du cœur ; tout cela, uni aux souffrances du Christ et à son Sang, purifie l'âme coupable de ses iniquités, après lui avoir obtenu la grâce du repentir. Marcelle

connaissait la valeur du *don de soi* pour le salut des âmes, et elle prétendait ne pas se *donner à demi*. Par la souffrance précoce, elle s'était fait une âme virile.

Nulle inquiétude ne troublait la pieuse enfant au sujet du courageux monsieur Leval. Elle le voyait toujours soumis et résigné sous le fardeau de la croix qu'il s'était choisie par irréflexion.

Dans une conversation intime avec sa fille bien-aimée, en l'été de 1887, le tendre père eut l'intuition que sa fille se donnerait au bon Dieu. Il ne fit rien cependant, pour obtenir la révélation de ce secret. Tout en se promenant dans le jardin, il causa de ses affaires, de l'emploi de ses journées et de ses soirées. Après les heures de bureau, dit-il, je prends une promenade, au parc Logan, avant mon souper. Le mardi de chaque semaine, je me rends à une réunion de la Saint-Vincent-de-Paul. Le dimanche,

outre la messe de précepte, j'assiste à une messe basse et j'y fais la sainte communion. Dans la soirée, j'assiste aux vêpres, chez les PP. Franciscains.

Je me plais beaucoup dans la compagnie de certains amis chez lesquels je vais jouer une partie de cartes ou de dames; ce qui me donne moins de temps pour me replier sur moi-même. Marcelle écoutait avec complaisance ce récit et s'efforçait de témoigner à son père beaucoup d'affection et d'intérêt; par ses fines réparties, elle réussissait à dérider ce front trop tôt auréolé par la douleur.





IV

Dans une visite au bon curé du village, Marie-Ange et Marcelle l'avaient entretenu de leurs projets d'avenir; le pieux conseiller sanctionna et scella de sa bénédiction leur héroïque plan de vie.

De retour à la maison, Marie-Ange fit part de sa décision à son père et à sa mère; elle entrerait en septembre, dans la congrégation des sœurs de S... pour se dévouer tout entière à l'éducation des enfants. Elle connaissait maintenant le rôle important de la femme chrétienne dans son foyer et le rôle plus important encore, de la religieuse éducatrice dans la formation morale de la jeune fille, en vue du foyer chrétien.

Elle n'ignorait pas le drame de la maison

Leval. Elle constatait les déplorables abus de la grâce durant la première formation, et ce qu'en coûte l'obstination à ne point suivre les conseils de dévouées éducatrices. Or, ne pourrait-elle pas, elle, Marie-Ange, avec la grâce de Dieu, prévenir en d'autres jeunes personnes de si funestes écarts ?

Dans ce sens, Marie-Ange plaidait sa cause. Monsieur et madame Bonneau écoutaient, émus et ravis, ce plaidoyer de leur enfant. Les yeux de la maman se voilèrent de larmes et elle garda le silence. Mais le papa prit la parole: Chère enfant, ta décision ne nous étonne pas; nous l'avons prévue depuis longtemps. Nous t'en félicitons le cœur navré. Tu appartiens au bon Dieu d'abord, nous ne lui disputerons pas son bien. Puisque le Maître t'appelle, obéis à sa voix; sois-lui fidèle jusqu'à la mort. Ta mère et moi, nous te bénissons.

Par cette formule pleine de foi et d'esprit

chrétien, monsieur et madame Bonneau donnaient à Dieu leur enfant privilégiée.

En apprenant la démarche de son amie, Marcelle l'en avait félicitée les larmes aux yeux, car elle pressentait toujours la séparation et son cœur sensible saignait déjà. Cependant, la courageuse enfant ne reculait pas devant le triple sacrifice: elle ne vivrait pas avec son père bien-aimé, elle quitterait pour toujours la famille Bonneau, devenue la sienne, elle se séparerait de son *alter ego*, Marie-Ange. Elle irait s'enfermer dans un asile de charité pour y dévouer sa jeunesse entière aux soins des vieillards, des malades et des infirmes. Son grand cœur éprouvait le besoin de se dévouer totalement.. Plus la nature se révolterait, plus son âme grandirait dans l'amour et la confiance en Dieu.

Enfermée dans son couvent, elle ne voudrait plus d'autres regards que ceux de Jésus, de son Ange-gardien et de ses supérieures. Le bruit

du monde viendrait s'éteindre au seuil de sa solitude et cette pensée réconfortait son âme.

La jeune aspirante fit part de sa décision à son père, en y ajoutant les motifs qui l'inspiraient. M. Leval ne fut nullement surpris, mais il pleura amèrement. Le chrétien, cependant, répondit : Enfant généreuse, je te bénis. Va où Dieu t'appelle. Que ton sacrifice lui soit agréable! Que ta mère revienne à la foi! qu'elle lave son âme et son honneur dans les larmes du repentir!!!

Marcelle embrassa son père et continua : Maman s'engage à me fournir la somme nécessaire à mon trousseau : vous n'avez rien à me donner, cher papa, que votre bénédiction.

Dix jours plus tard, le 8 septembre, 1887, le joli village de X... voyait disparaître les deux amies, objet de l'admiration de tous. Elles partaient comme est partie Jeanne-d'Arc, à la

voix de Dieu: ces filles sont de la race des vaillantes.

Les compagnes de classe, ainsi que leurs mamans, se rendirent à la gare pour féliciter les parents Bonneau et dire un dernier adieu à Marie-Ange et à Marcelle. Monsieur Leval ne s'y trouva point; c'en était trop pour son cœur ulcéré, On embrassa les deux héroïnes, on sollicita leurs prières. Elles, toujours souriantes promirent de rester fidèles à leurs amies, à leur village, à leur vieux clocher...

Après quelques minutes, le train stoppa. Monsieur Bonneau allait, en sa qualité de chef de la famille, offrir son enfant, ou plutôt ses deux enfants au Seigneur. Bientôt les deux anges de la terre, attendus dans une autre famille, loin du monde, disparurent aux yeux des parents et des amies en pleurs.

Désormais, un abîme se creusera entre elles et tous ceux qu'elles ont aimés. Cet abîme,

Dieu seul pourra le combler. Chaque jour, elles pourront répéter avec saint Ambroise: "Vos bienfaits, Seigneur, ne sont pas pour ceux qui jouissent ou qui dorment, mais pour ceux qui veillent et qui pensent à leur éternité."





V

Plusieurs années ont passé depuis que nos deux colombes sont entrées dans l'arche sainte. Fortifiées par la prière, le travail et le renoncement quotidien, elles ont d'abord traversé les jours pénibles, crucifiants parfois, de la première probation.

A trois mois de distance, les deux novices sont admises à la profession perpétuelle, que les saints Pères appellent un second baptême et l'union mystique au divin Epoux, Marcelle, désignée en religion sous le nom de "Sœur Leval" voit se lever, avec une joie toute surnaturelle, le 8 septembre 1889. Dix-neuf de ses compagnes, comme elle, fiancées du grand Roi, s'avancent vers l'autel ayant à leur droite une dame d'hon-

neur, à gauche, une vieille dame choisie parmi les pauvres, tandis qu'une petite orpheline précède chacune des novices, portant dans ses mains un plateau sur lequel on a déposé la couronne et l'anneau de la future *reine*.

La vaste nef de la chapelle conventuelle est remplie. Les parents sont venus nombreux pour être témoin de l'immolation totale de ces enfants bien-aimés. Agenouillées au pied de l'autel, où le célébrant offrira la divine Victime, les fiancées du Christ répondent aux interrogations du Pontife. Pas la moindre hésitation dans leurs promesses si graves et si solennelles, "c'est une résolution prise pour le temps et pour l'éternité". Puis, elles prononcent pour la même durée, les vœux de religion qui, de *fiancées* du Christ, les élèvent à la dignité d'*épouses* du Christ. L'évêque passe ensuite à leur doigt l'anneau de la fidélité, symbole de leur union à Jésus.

Sœur Leval, tout entière à l'action de grâces, pour les bienfaits sans nombre répandus en

son âme depuis son entrée en religion, oublie la terre un moment. Elle songe à la sublimité de sa vocation, elle convient qu'elle en est indigne et n'y voit rien autre qu'un effet de la miséricorde du Seigneur, un don gratuit. Chaque jour, elle travaillera à s'en rendre moins indigne. Dans la ferveur de sa reconnaissance, elle dit au Seigneur: Mon Dieu, vous me comblez, c'en est trop... et des larmes de bonheur inondent ses paupières.

Le souvenir de sa mère traverse sa pensée: C'est pour elle que je suis ici, c'est pour sauver son âme, avec la mienne, que je me suis immolée. Et, de son cœur embrasé d'amour, elle fait monter vers le Dieu qui *s'immole* sur l'autel, sa prière la plus ardente: Mon Dieu! mon Dieu! sauvez ma mère! Prenez-la des ténèbres où elle vit, et élevez-la vers la lumière incréée qui n'est autre que vous-même. De la fange où elle s'est enfoncée, arrachez-la pour la placer dans votre Cœur miséricordieux...

O divin Epoux, pour le salut de ma mère, je vous ai tout sacrifié!... J'ai abandonné mon tendre père dont j'aurais voulu adoucir la vie; la famille Bonneau, si chère à mon cœur! J'ai renoncé à la fortune et je viens me dévouer pour les pauvres, vos frères, les malheureux, les vieillards. Exigez-vous davantage?... Je puis tout avec votre grâce! Si vous le voulez, j'irai sous d'autres climats, je me ferai mendiante, j'essuierai avec bonheur les refus outrageants, j'irai de porte en porte, malgré la rigueur des saisons; je me rendrai dans les taudis porter un peu de soulagement aux pauvres honteux. Je me dévouerai auprès des malades les plus rebutés. En un mot, j'accepte tout, mon Dieu, mais sauvez l'âme de ma mère!...

A l'issue de la messe, la nouvelle professe se rend au parloir. Son père avait assisté à l'imposante cérémonie: elle va se jeter à ses genoux et lui demande de la bénir. Le père, profondément ému, bénit cette enfant si grande, si noble, si

belle sous sa modeste livrée. Puis, l'attirant sur son cœur et l'embrassant, il lui dit: N'oublie pas ta pauvre mère. — Non, papa bien-aimé, c'est pour expier la vie de ma mère que je suis ici. Cette âme, nous l'aurons! j'en ai la promesse de mon divin Epoux: "Demandez et vous recevrez".

Au cours de la conversation, monsieur Leval annonça à sa chère enfant que, dans quelques jours, il quitterait la ville. — Je dois m'éloigner, dit-il, il le faut! il le faut!... J'abandonne un négoce, qui me rapporte bien peu. Je m'en vais aux Trois-Rivières. Là, je deviendrai le "syndic" des RR. PP. Franciscains. Tu me verras de temps à autre. Je t'écrirai souvent; ne sois pas inquiète de moi, je ne manquerai de rien. Je ne tiens pas à thésauriser, tu le sais... Ma confiance est en Dieu seul.

Monsieur Leval prit congé de sa chère fille. Quand la porte du couvent se referma, la jeune professe de vingt-et-un ans sentit en son âme

une consolation indéfinissable, et, levant les yeux vers le grand crucifix du parloir, elle murmura : Merci, mon Dieu, de m'avoir donné un tel père!...

Sœur Leval ne pouvait manquer de communiquer la nouvelle de son admission à la profession perpétuelle à sa chère Marie-Ange et à la famille Bonneau. La première, devenue sœur Marie de Saint-M..., avait écrit pour la féliciter et la prier de resserrer les liens spirituels qui les unissaient déjà en la mère des Douleurs. Par le même courrier, elle annonçait à sa chère amie d'enfance, que le 8 décembre suivant, elle jouirait de la même faveur.

Déjà Marie-Ange exerçait l'apostolat auprès des enfants; sa douceur native, l'élévation de son esprit, ses vues surnaturelles lui gagnaient le respect de ses élèves, comme l'affection de ses supérieures et de ses sœurs en religion. Heureuse d'enseigner l'art si peu compris d'aimer le bon

Dieu et de le servir chrétiennement , elle se donnait sans compter.

La jeune apôtre voyait s'ouvrir devant elle le vaste champ du Père de famille... Lequel ne cesse d'appeler des ouvriers et des ouvrières. Hélas! hélas! la plupart font la sourde oreille et continuent de poursuivre leurs chimères: *plaisirs, toilettes, rêveries,* sans songer aux désillusions, aux désenchantements qui les attendent dans la vie réelle. Oh! la comparaison entre les impressions et les espérances de la jeunesse et les mécomptes, les déceptions de l'âge mûr!...

Pour obvier à cette malheureuse perte des dons du Seigneur, la petite sœur entendait bien travailler pour tous ceux qui ne travaillent pas... A la sueur de son front, et, jour après jour, sans espoir de récompense ici-bas, elle s'emploierait à arracher les mauvaises herbes qui croissent malgré la vigilance du semeur. Ces mauvaises herbes, plus malfaisantes que la *marguerite* et

le *liseron* de nos champs, la jeune éducatrice les découvrait dans les défauts de caractère qui se manifestent dès le bas âge. Avec la grâce du ciel, de la patience, et de la persévérance, elle réussira à les extirper, au grand profit de l'âme qui en est affligée et au bénéfice de la famille et de la société chrétienne. "Ceux qui savent le mieux et le plus aimer leurs semblables, embrassent ainsi ces nobles et obscurs dévouements."

Qu'importait à la jeune apôtre, cette vie cachée ? ne voulait-elle pas disparaître pour toujours du souvenir ?... Son unique ambition consistait à faire du bien aux âmes d'enfants. Dans la fillette de huit ou dix ans, elle voyait la mère future; elle savait que la bonne éducation forme le caractère et le cœur d'une bonne mère; or, *la bonne mère est le chef-d'œuvre de la création*, en même temps que le bonheur et l'honneur des familles.

Le souvenir de sa pieuse maman ne désertait point son esprit; et ces mères admirables, elle

voulait en placer auprès de tous les berceaux, en parer tous les foyers.

Voilà donc où sont parvenues nos adolescentes de 1887. Elles ne sont pas encore oubliées dans leur village natal; et les âmes confiées à leur zèle bénissent leur nom et les appellent *leur mère*. Elle vivent ignorées du monde; de ce monde que le Christ a maudit aux jours de sa vie mortelle: "Væ mundo". Du fond de la solitude, cependant, dans les œuvres de charité, ou par l'enseignement de la jeunesse, ellessont *en train* de refaire la société.

En 1867, un célèbre éducateur écrivait: "L'éducation surtout a attiré l'attention des plus grands génies chrétiens et quand une société aspire au progrès, l'éducation de l'enfance et de la jeunesse est presque toujours l'unique force que mettent en jeu les hommes éclairés qui dirigent le mouvement."

L'éducation faussée ou manquée, — nous l'avons pu constater en madame Leval, — est la perte totale de l'individu, aussi bien que de la société. Le miracle seul peut relever des âmes dépravées, lesquelles, après avoir rejeté les lois de la simple raison, en viennent à suivre l'instinct de la brute.

Est-il permis de compter sur le miracle pour revivifier les sociétés agonisantes ? Non, mais il peut se produire à la prière des cœurs purs, des dévouements héroïques et des victimes volontaires : il y a, de par le monde, des âmes virginales à la prière desquelles le bon Dieu ne résiste pas.





VI

Depuis le jour de l'irrévocable donation de la petite sœur de charité et de la jeune éducatrice, cinq années se sont écoulées. L'Epoux divin a enregistré au livre de vie tous leurs travaux, leurs actes d'abnégation, leurs sacrifices, comme leurs mortifications et leurs ardentes prières. La bonne et courageuse sœur Leval attend toujours l'heure de la miséricorde, pour sa pauvre mère; sonnera-t-elle bientôt ? Peu importe, si elle retarde, la petite sœur ne désespère jamais. Elle ne sait plus où vit sa maman. Aucune nouvelle ne lui est parvenue, depuis le jour où elle recevait sa dot signée de sa main.

M. Leval, aujourd'hui loin de Montréal, n'est pas mieux informé.

Bien volontiers, sœur Leval redirait cette prière de Louis Veuillot: "Seigneur, ayez pitié de tous les malheureux qui se trouvent placés sur la voie d'une grande fortune sans être munis d'un grand cœur".







VII

Mais voilà que,par décision de ses supérieures, la petite sœur de Charité doit s'éloigner à son tour. Elle est envoyée dans la capitale du Manitoba pour y exercer le zèle envers les pauvres et les malheureux. Elle a juste le temps de prévenir son cher père par l'envoi d'une carte et promet de lui écrire, dès son arrivée à Winnipeg.

Dans ce nouveau champ de labeurs, la jeune missionnaire rencontre les mêmes œuvres à poursuivre. Les supérieures sont heureuses d'employer aux pénibles travaux la jeunesse, la santé et la générosité de l'ardente apôtre : quêtes à domicile, visites des pauvres honteux ; ne s'était-elle pas offerte pour tout cela et pour plus encore ? Son saçrifice d'*agréable odeur était accepté.*

Dans l'automne de 1894, elle est appelée dans une ruelle malpropre, qu'elle avait visitée souvent depuis son arrivée dans la ville. Elle s'y rend aussitôt, en dépit d'une pluie glaciale. Deux familles en particulier la considéraient comme leur ange de bienfaisance. La bonne sœur quêtait souvent pour elles de la nourriture et des vêtements; et, par ses bonnes paroles, elle faisait du bien aux âmes, en relevant les courages. Or, une fille de seize ans, l'aînée de l'une des familles, venait de se fracturer une jambe. La pauvre enfant souffrait beaucoup. Comme sœur Leval ne peut rien en pareille occurence, elle sonne l'ambulance et ordonne que la patiente soit conduite à l'hôpital tenu par les sœurs de sa communauté. L'ordre est aussitôt exécuté.

La patiente est conduite dans la grande salle des pauvres et occupe le lit "49". On l'entoure de soins maternels, le chirurgien est appelé et s'efforce de soulager la douleur. La bonne sœur la

visitera chaque jour, en allant faire sa *tournée* dans les mansardes.

Dans un cas de fracture semblable, c'est une quarantaine, au moins, qu'il faut passer à l'hôpital. N'importe, la patiente verra son ange consolateur, qu'elle connaît depuis un mois à peine. La température inclémente ne retiendra pas la sœur de charité: elle ira quêter pour sa patiente "49", certaines douceurs qui la feront sourire, malgré ses souffrances.

Un jour, la jeune fille confie à sœur Leval que, dans cette même salle, au lit "57", une femme malade donne beaucoup de peines aux infirmières: elle n'est pas catholique, dit-elle, et quand elle souffre beaucoup elle blasphème, elle repousse tous ceux qui l'approchent: le prêtre plus que les sœurs, les sœurs plus que les gardes. Si vous alliez lui parler, vous, ma sœur, peut-être... Chère enfant, interrompit sœur Leval,

que puis-je faire de plus, moi ? Je vais la recommander aux prières de notre communauté et le bon Dieu aura pitié d'elle, un jour ou l'autre. Quelle consolation présenter à ceux qui ne veulent pas du bon Dieu, à ceux qui refusent de le servir, même dans leur religion protestante ?

Voulez-vous offrir pour elle vos souffrances de cette nuit, continue sœur Leval ? La souffrance résignée est bien puissante sur le Cœur de Jésus; il aura compassion de cette malheureuse. Demain, j'irai la voir. La religieuse se retire. Elle se dit: Qui sait ? Du zèle que je déploierai pour cette femme dépend peut-être la grâce que le bon Dieu réserve à ma propre mère... Oh! gagner cette âme pour que l'autre soit sauvée!

En entrant à son couvent, elle se rend à la chapelle et recommande la dame protestante à la mère des Douleurs. Puis, montant chez sa

supérieure, elle prie celle-ci de solliciter les prières de la communauté pour le salut d'une mourante.

Comme il tardait à la jeune apôtre de se présenter à l'hôpital, le lendemain! Vers dix heures, dans la matinée, elle se trouvait dans la cellule "49". — Ah! je vous attendais, ma bonne sœur! Que vous êtes charitable de venir me voir! Pour toute réponse, la sœur dépose sur la table une boîte contenant quelques petites douceurs.

— Et la dame protestante, comment va-t-elle ?

— Cette nuit, elle a été plus tranquille; c'est peut-être le bon temps de la visiter. Sœur Leval consentit, mais non sans recommander à la très sainte Vierge la démarche qu'elle allait tenter.

Au son de la voix qui lui souhaite le bonjour, la malade ouvre les yeux, fait un mouvement violent et se couvre la tête de son drap, en lançant des injures... La petite sœur n'insiste point; elle s'agenouille près du lit de la malheureuse

la recommande de nouveau à la mère des Douleurs et glisse discrètement, sous son oreiller, une médaille de Notre-Dame de Pitié.

En passant, sœur Leval salue la malade "49" et sort de l'hôpital pour continuer ses courses chez les pauvres. Elle revint souvent près du lit "57" tenter une conversation, mais toujours en vain. Le chapelain déploya tout son zèle et sa charité sans plus de succès. Décidément, cette âme s'obstinait... Allait-elle donc devenir la proie de l'esprit infernal ? Et, cependant, la maladie prenait des proportions alarmantes!!!

Avec l'autorisation de sa supérieure, l'héroïque sœur de charité se livre au jeûne, aux pénitences les plus austères, et prie avec la ferveur d'un ange. Trois semaines ont passé depuis que ce travail de conversion a été entrepris et... aucun signe de succès. Un certain vendredi, la courageuse apôtre reçoit l'inspiration de s'adresser à Notre-Seigneur par les mérites de ses saintes plaies et les douleurs de sa divine mère. Toute

confiante, elle arrive à la salle des pauvres la figure irradiée d'espérance; une voix intérieure lui donne à entendre que, cette fois, elle sera victorieuse. Néanmoins, elle se recommande encore aux prières de sa petite malade et se rend au lit de la dame protestante; cette dernière vient d'absorber une potion cardiaque. La garde se retire et sœur Leval est seule.

— Vous me paraissez bien affaiblie depuis trois jours, madame, souffrez-vous beaucoup ?... Point de réponse; la malade ferme les yeux... Avez-vous des parents, ici, à Winnipeg ?... Viennent-ils vous voir ?... Silence toujours! Vos cheveux gris me portent à croire que vous êtes âgée... Etes-vous mariée ?... Avez-vous des enfants ?... La malade feint de dormir. Sans se décourager, sœur Leval continue en élevant la voix: Dites-moi, madame, êtes-vous catholique ou protestante ?... Savez-vous prier le bon Dieu ?... Enfin, la malade répond pénible ment: Je suis catholique... j'ai été baptisée...

j'ai fait ma première communion... mais je ne sais plus prier... — Oh! chère dame, je vais vous l'apprendre de nouveau; ce sera très facile. Voulez-vous dire avec moi cette courte prière: Mon Jésus, miséricorde!... Par vos plaies sacrées, guérissez celles de mon âme... La malade prononça chaque mot avec respect. Sœur Leval continue: "Marie, mère des Douleurs... priez pour moi..." Maintenant, chère dame, je vais me retirer, et vous allez prendre un peu de repos.

— C'est bon, ma sœur, reviendrez-vous bientôt ? — Oui, oui, je vous promets de revenir dans le cours de l'après-midi, si ça vous fait plaisir.

—Oui, venez, je vous en prie.

Sœur Leval, déjà sûre de la victoire, va prévenir l'aumônier du changement survenu chez la patiente No "57". Une joie confiante remplit le cœur de la bonne sœur de Charité.

Elle demande de nouveau les prières et les souffrances de ses sœurs en religion; puis elle va se prosterner aux pieds de Jésus-Eucharistie, et demande avec instance lumière et miséricorde pour la pauvre âme qui ne devait pas tarder à paraître devant son Juge. Dans la soirée, elle reprend avec courage le chemin de l'hôpital.

Trois heures sonnaient à l'horloge de la ville, quand la sœur put aborder le lit "57". La malade paraissait sommeiller; alors, la douce sœur s'agenouille et prie. Mais voici que la mourante en ouvrant les yeux, aperçoit sœur Leval dont elle ignorait le nom.

— Ah! vous êtes là!... Que vous êtes bonne d'être venue!...

— Oh! chère dame, je serais si heureuse de vous être utile!... Dites-moi, que puis-je faire pour vous ?

— D'abord, pensez-vous que je vais mourir ?... dites-le moi sans crainte...

— Ma pauvre dame, le médecin vous trouve considérablement affaiblie; et il est de toute prudence, puisque vous êtes catholique, de voir le prêtre et de vous confesser. La malade fit un mouvement convulsif et reprit : Me confesser ? je ne le sais plus... d'ailleurs, ma vie est trop chargée!...

— Peu importe, madame, la miséricorde du bon Dieu est plus grande que tous les crimes de la terre. Jésus est mort sur la croix pour sauver tous les hommes quelque criminels qu'ils soient. Vous avez entendu cela, autrefois, au catéchisme, n'est-ce pas ?... Tout en parlant ainsi, la religieuse pose les plaies de son crucifix sur les lèvres tant de fois souillées par le blasphème, et le place ensuite entre les mains de la malade et se retire quelques instants pour la laisser reposer.

Sœur Leval revint bientôt; elle voulait recueillir jusqu'à la dernière bribe de son histoire.

— Madame, puis-je savoir d'où vous venez ?

— De Montréal, reprit péniblement la mourante... Tenez, ma sœur, comme vous paraissez... bien intéressée à mon sort... je vais vous dire mon histoire... en quelques mots...

— Oh! je vous écoute, madame.

— A l'âge de douze ans, ma mère m'a mise en pension dans l'un des meilleurs couvents de la ville. Ma mère possédait une belle fortune... Dans ce couvent..., j'ai abusé de tout... A l'âge de dix-neuf ans, mes études terminées..., tant bien que mal... je me suis mariée... sans savoir ce que je faisais... Je me suis bientôt fatiguée de la réclusion du ménage... et je me suis abandonnée à tous les plaisirs coupables... Mon mari m'a supportée... longtemps avec une patience admirable... Mais un jour, humilié de mes infidélités, il m'a quittée... et je ne l'ai plus revu...

La sœur sentit un froid glacial courir dans toutes ses veines. Elle considère attentivement

la malade. Mais rien dans ses traits altérés par le mal, sans doute, et par les privations, ne lui rappelle le visage de sa mère. Dominant son émotion, et sans plus faire attention à la fatigue de la malade, elle demande: Avez-vous des enfants ?

— Oui, j'avais une fille, que j'ai placée dans un couvent de la campagne, pour me donner plus de liberté... Je n'allais pas la voir, mais je lui envoyais autant d'argent que possible... je ne voulais pas la reprendre avec moi...— Et vous ne savez pas ce qu'elle est devenue, votre fille ? — Oui, pourtant, je lui ai payé une dot, car elle voulait entrer dans un couvent...— Et depuis ? — Depuis, je ne sais plus ce qu'elle est devenue... — Et votre mari ? — Je n'en sais rien...

A la fin de ce dialogue, sœur Leval sentit elle-même le besoin de se reposer. Son cœur était suffoqué par une émotion trop forte... Elle

s'excusa, alléguant que la malade paraissait fatiguée. — Je reviendrai, madame, ayez confiance, le bon Dieu et la sainte Vierge ne vous abandonneront pas.

De là, elle se rendit chez le médecin occupé dans une chambre voisine, le priant d'aller voir la malade No "57" et de lui dire, à l'heure même, s'il y avait urgence de la faire confesser ce soir-là. Ma sœur, reprit celui-ci, je l'ai vue, il y a trois heures environ; je la trouve très mal: le cœur a des intermittences redoutables. Veut-elle quelque chose, cette dame ? Je n'ai plus rien à prescrire. Vous parlez de confession, mais n'est-elle pas protestante ?

— Non, elle m'a avoué qu'elle est catholique.

— Alors, demandez le prêtre sans plus tarder, si elle veut le recevoir.

Sœur Leval envoie prévenir l'aumônier de se rendre. Il est absent, et rentrera dans un quart

d'heure. La bonne sœur se hâte de retourner vers la malade; elle veut savoir jusqu'au dernier mot de sa triste histoire.

— Madame, d'après ce que vous m'avez dit, il y a un instant, vous me paraissiez avoir une fortune, comment se fait-il que vous soyez classée parmi les pauvres ?

— Hélas! reprit la mourante, ma fortune... j'en ai gaspillé plus de la moitié... dans ma vie misérable et l'autre partie s'est effondrée dans une transaction malhonnête... Depuis trois ans... je suis au service d'une famille riche qui est venue s'établir à Winnipeg... Ma santé, fortement ébranlée par la tuberculose... n'a pu soutenir... J'ai été abandonnée... sans ressources, et *sans amis* pour me secourir... Et, je vais mourir, peut-être!...

— Pauvre dame, vous ne pouvez recouvrer la santé, ce serait un miracle; mais si vous le voulez, vous pouvez réparer tout votre passé et

retrouver la paix de la conscience que vous n'avez pas goûtée depuis votre tendre jeunesse... Me refuserez-vous cette seule faveur que je vous demande ?

— Que puis-je faire ? Comment réparer mon passé ?...

— Vous allez confesser au prêtre toute votre vie... Parlez-lui comme vous me parlez; il vous aidera. Le prêtre est le représentant du Christ qui trouvait tant de bonheur à pardonner aux pécheurs repentants. C'est pour eux qu'il est mort sur la croix; l'absolution que le prêtre vous donnera au nom de Jésus-Christ, vous ouvrira le ciel. Le bon Dieu vous recevra dans sa miséricorde, et un jour, là-haut, vous verrez votre mari et votre fille qui n'ont pas cessé de prier pour vous. Je vais chercher le prêtre, ma bonne dame, ayez bon courage!

Sœur Leval sortit en toute hâte. L'aumônier attendait dans le grand parloir; la bonne sœur

l'introduisit chez la mourante. Alors, dans la cellule No "49" une religieuse priait et une jeune fille offrait ses souffrances, afin d'obtenir à l'âme coupable le repentir sincère qui ouvre les écluses de la miséricorde et fait descendre le pardon et la paix.

Le prêtre revint et sœur Leval, le reconduisant au parloir, lui demanda si sa pénitente pourrait communier le lendemain matin.

— Oui, elle désire la sainte communion et même l'Extrême-Onction. Je lui donnerai l'une et l'autre demain, à sept heures. Elle désire vous voir près d'elle pour l'y préparer.

— J'y serai, mon père, dès six heures.

Sœur Leval ne put retourner vers la malade, mais elle recommanda fortement à la garde et à la sœur chargée de cette salle, de veiller sur cette mourante, ajoutant: "Cette personne m'intéresse beaucoup."

L'apôtre, heureuse de sa conquête, entre dans son couvent. Elle monte d'abord chez la mère supérieure lui raconter comment les prières de la communauté, offertes pour la conversion d'une âme, avaient été pleinement exaucées. Elle se rend ensuite à la chapelle et c'est au pied du tabernacle que la jeune apôtre exhale tout le parfum de sa reconnaissance. — Mon Dieu! soyez éternellement béni! Vous avez exaucé les vœux et les prières de vos servantes en arrachant à l'enfer l'âme de ma mère. Votre miséricorde n'a point de bornes! Je la chanterai tous les jours de ma vie... Seigneur, Jésus, complétez la conversion de cette âme; donnez-lui un repentir d'amour intense. Au moment de la communion, qu'il soit fait une fusion de votre sainte âme et de la sienne, que vous venez de purifier dans votre précieux sang! Il y va de votre gloire, mon Dieu! Que tout mon être vous glorifie en hommage de réparation et d'actions de grâces!

Cette nuit-là, le sommeil ne vint pas pour sœur Leval: il y a des consolations ineffables qui troublent le repos; en cela, elles ressemblent aux grandes douleurs. Son insomnie ne fut pas inutile: la fille aimante songeait à son père, si loin! si loin! ainsi qu'aux miséricordes de Jésus pour la brebis égarée. Elle repassa dans sa mémoire les admirables menées de la Providence pour arriver à ses fins; elle comprit l'importance de l'abandon de tout notre être entre les mains des supérieures. Oui, vraiment! l'*abandon absolu* à la Providence! Voilà la plus belle fleur à cueillir dans le champ de la vie...

La mystique religieuse, enveloppée dans le profond silence monacal, songeait à la fragilité des biens terrestres et à la courte durée de ce que nous appelons *richesse, beauté, plaisir.* Ainsi, vont les hommes et les choses... Nous passons! Qu'adviendra-t-il de nous après notre passage?... L'Imitation de Jésus-Christ nous l'apprend: "L'homme qui vit aujourd'hui, ne

paraît plus demain; et quand il a disparu à nos yeux, il s'efface bientôt de notre pensée". Mon Dieu! dit-elle en soupirant: Je vous remercie de m'avoir appelée à *la folie de la croix* et de m'avoir donné la force de mépriser la *sagesse du siècle.*

Sœur Leval en était à ces graves réflexions, quand sonna l'heure du réveil. Suivant sa promesse, elle se prépare à partir pour l'hôpital, aussitôt l'oraison terminée. Sa supérieure l'accompagne par sympathie pour cette admirable fille. A six heures précises, toutes deux sont au chevet de la mourante. Elle est d'une pâleur extrême, mais le calme et la paix de l'âme rayonnent sur cette *beauté flétrie.* Elle enveloppe d'un long regard les deux religieuses et essaye d'esquisser un sourire de bonheur. La mère supérieure lui adresse d'abord quelques paroles de consolation; puis, sœur Leval commence les

prières préparatoires à la sainte communion. La pieuse sœur possède un choix de pensées sur la miséricorde du bon Dieu, sur sa tendresse pour la brebis égarée qui revient au bercail, sur la Madeleine repentante. De temps en temps, la mourante jette un regard sur la bonne sœur et, péniblement, elle dit: Que c'est beau!... Que la religion est belle!... et je ne l'ai jamais comprise!... Que je suis heureuse!... Ah! si ma fille me voyait ainsi mourir... et mon mari... que j'ai tant fait souffrir!... Mon Dieu! encore une fois, pardon!...

En entendant cet aveu, prononcé avec tant de douleur et de sincérité, l'aimante fille, en qui la voix de la nature n'était pas éteinte, se sentit remuer jusqu'au fond de l'âme. Elle eut voulu enlacer dans ses bras la chère mourante qui était sa mère, l'embrasser et lui dire: "Je suis votre fille". Mais *jusqu'au bout*, elle sera... héroïque... Se faire connaître en ce moment solennel, c'est provoquer la mort; la faiblesse

de la malade ne peut supporter une telle émotion. D'ailleurs, rien ne doit occuper la malade que la pensée de la sainte Communion, la dernière, sans doute, qu'elle fera ici-bas; la fille cède sa place à Jésus!... Mais, épuisée par sa lutte vaillante contre la nature, la bonne sœur se prend à pleurer. Sa supérieure la remplace; bientôt après, on annonce l'arrivée du prêtre. Il dit quelques mots à voix basse à sa pénitente de la veille; lui administre l'Extrême-Onction et lui donne le saint Viatique qui *gardera son âme pour la vie éternelle*.

A la vue de l'hostie sainte, qu'elle n'a pas regardée depuis trente-cinq ans, la mourante fait un léger mouvement de la tête comme pour s'approcher davantage. Ses joues se colorent après avoir reçu le Dieu qu'elle avait *trop peu et trop tard aimé*. Plusieurs personnes entouraient ce lit, devenu le trône de la miséricorde et le vestibule du ciel.

En ce moment si précieux, sœur Leval met en œuvre tout ce que sa vie pénitente et sacrifiée lui accordait d'énergie morale. Elle suggère à à la mourante quelques actes d'adoration et d'amour. celle-ci paraît tout absorbée en Dieu... Soudain, elle ouvre les yeux et, regardant autour de son lit, elle articule d'une voix à peine perceptible: Ma fille! ma fille... mon mari!..., si vous les rencontrez un jour..., dites-leur que je suis morte en grâce... avec le bon Dieu... Je les verrai... au ciel. Alors, sœur Leval se levant, s'approche de sa mère et la baise au front en lui disant: Maman, c'est votre Marcelle que vous voyez depuis trois semaines; Marcelle Leval, devenue religieuse, qui vous a assistée. Le bon Dieu m'a envoyée ici pour vous. Au ciel, vous le remercierez de ses immenses miséricordes. Papa vit encore, et quand il aura appris votre parfaite conversion, il s'unira à moi pour remercier le bon Dieu de vous avoir ramenée dans la voie du salut...

— Mon Dieu! mon Dieu! balbutie faiblement la mourante... Merci!... Merci!... Ma fille, répare pour moi... Une larme coule de ses yeux presque éteints; une sueur abondante perle son front. Dix minutes plus tard, dans un calme et une sérénité qui n'étaient pas de la terre, l'âme se dégage de son enveloppe mortelle et s'en va vers son Dieu, purifiée dans le Sang rédempteur et fortifiée par le Viatique suprême... L'horloge sonna huit heures du matin...; c'était le 11 novembre 1894.

A la même heure, le lendemain, après une messe basse, on transportait les restes de madame Leval au cimetière des pauvres. Deux religieuses suivaient le cercueil. Une croix de bois noir fut plantée par les soins de la mère supérieure, et sœur Leval y fit inscrire ces simples mots:

CI-GIT
UNE ÉPOUSE, UNE MÈRE
REPENTANTE
Passants, priez pour elle

* * *

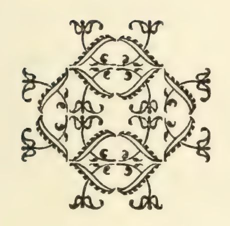
Le jour même de la confession de sa mère, sœur Leval avait annoncé à son père bien-aimé, l'heureuse et consolante nouvelle; elle lui écrivit de nouveau, au lendemain des funérailles, en donnant les détails de sa maladie et de la mort édifiante. Elle en reçut une réponse digne d'un grand chrétien:

"Ma fille très chère,

"...Admirons les desseins de la Providence! et remercions le Seigneur miséricordieux de ce qu'il a bien voulu agréer notre sacrifice en faveur de cette âme que nous voulions sauver *à tout prix*...

"Le saint sacrifice de la messe sera offert quinze lundis consécutifs pour lui obtenir le repos éternel. Je ne cesserai de faire dire des messes;

mais joignons-y nos prières, nos peines et toutes les pénitences possibles, afin de satisfaire pour toutes les dettes qu'elle a contractées envers la divine justice..."





VIII

Vers la fin de novembre, les supérieures, averties de l'affaiblissement de la santé de sœur Leval, que tant d'émotions avaient brisée, la rappelèrent à Montréal.

Avant son départ, elle alla s'agenouiller sur la tombe encore fraîche où sa mère dormait son dernier sommeil. A défaut de plantes, dont la pieuse fille eut aimé à fleurir le tertre funéraire, elle déposa une couronne d'Ave et un fervent De Profundis.

Recueillie et toute absorbée en Dieu, sœur Leval médita un moment sur la fragilité et le néant des biens terrestres. Elle revit sa mère dans toute la fraîcheur de sa beauté, rehaussée par une toilette élégante: néant que tout cela!

Elle connaît la fortune en laquelle madame plaçait son espérance: fumée, néant que tout cela! Et les amusements frivoles, mondains, coupables, qui ont pris le meilleur de la vie de cette épouse, de cette mère: poussière et néant que tout cela! Etait-ce bien pour cette poussière, ces frivolités, ces riens que le bon Dieu lui donnait l'existence? A quoi lui ont servi sa beauté, sa richesse, ses triomphes mondains? Mon Dieu, je vous rends grâce de m'avoir appris que tout est néant où vous n'êtes pas.

Puis, s'adressant à sa mère, elle dit: Mère bien-aimée, vous qui avez vu dans toute sa gloire le Dieu qui vous a pardonné, que pensez-vous des vanités de la vie?... et des miséricordes de Jésus?... Lequel vous a été plus salutaire: les plaisirs mondains ou les souffrances de la maladie? Les richesses ou les humiliations de la pauvreté? D'où est venue la lumière qui a éclairé votre âme? D'où a jailli la source qui a lavé votre conscience de ses iniquités? Mon

Dieu, je chanterai dans les siècles éternels, la générosité de tous vos pardons!!!

Ainsi pensait sœur Leval sur la tombe de sa mère: et du fond de cette tombe, qui recouvre un cadavre, elle sent monter le parfum de la paix et de l'espérance en une résurrection glorieuse.

Le lendemain, les pauvres reçoivent la dernière visite de leur ange bienfaisant. Il en coûte à son cœur d'apôtre et de missionnaire de s'arracher à ces êtres dont la plupart lui doivent de connaître la bonté de Dieu et de le prier avec confiance. Mais la petite sœur peut tout supporter; et, de sacrifice en sacrifice, elle va gaîment sur la route du ciel...

Quelques jours plus tard, sœur Leval arrivait dans sa communauté à Montréal. La bonne mère générale la reçut comme une enfant de béné-

diction. Une chambre pauvre, mais brillante de propreté, l'attendait à l'infirmerie.

Encore jeune et douée d'une énergie peu commune, la malade se remit bientôt et reprit sa vie de dévouement avec un zèle de sainte religieuse.

En apprenant le retour de sa fille, M. Leval quitta Trois-Rivières pour revenir à Montréal, afin de vivre à proximité de cette enfant chérie dont il avait si peu goûté la présence à son foyer.

Pour le salut de son épouse, il l'avait sacrifiée, et le bon Dieu la lui rendait embellie, ennoblie par la souffrance et la vertu. Tous deux bénirent ensemble le Seigneur de sa miséricorde envers celle qui leur avait coûté tant de prières et tant de larmes.—Tout de même, mon Jésus, dit M. Leval, comme vous cédez votre royaume à vil prix, quand nos âmes vous ont tant coûté, à vous!

Monsieur Leval ne put jouir que trois ans du

voisinage de sa chère Marcelle. A la fin de mai 1897, en la fête de Notre-Dame Auxiliatrice, le vénérable père, comblé de mérites, rendait sa belle âme à Dieu dans les bras de la petite sœur de charité, admirable de courage, toujours! Sœur M. de S.-M... (Marie-Ange) , venue au secours de la sœur de son âme, priait au chevet du mourant. La mort de monsieur Leval fut celle d'un prédestiné.

Les deux amies d'enfance pleurèrent sur cette dépouille mortelle, mais à leurs larmes se mêlaient les consolations de l'espérance: "Nous verrons, nous aimerons, nous nous reposerons", a dit saint Augustin, en présentant les trois aspects de la félicité céleste: or, les deux sœurs' familiarisées avec cette pensée consolante, reprirent courage avec une nouvelle ardeur. "*Voir* Dieu, l'*aimer*, et, en Lui, aimer davantage tous les êtres chéris d'ici-bas, se *reposer* en lui de tous les travaux entrepris pour son amour; voilà le ciel que nous attendons!..."

Dans les rencontres assez fréquentes, que leur permettaient les supérieures, les deux amies revivaient par le souvenir, les jours, déjà lointains, de leur enfance. Ensemble, elles remerciaient le Seigneur de les avoir prises à son service en les employant, l'une à soulager et à consoler les misères humaines; l'autre, à préserver la jeunesse de tous les maux accumulés sur une vie à base *mouvante*, c'est-à-dire sans *volonté*, sans *foi* et sans *amour de Dieu*.



* * *

Jeunes filles qui avez lu ces pages, relisez-les et faites-les lire à vos amies. Ne seriez-vous pas du nombre de celles qui vivent de chimères ?... Ouvrez les yeux, jeunesse intelligente, ouvrez les oreilles de l'âme; puis, écoutez...

N'entendez-vous pas une voix douce, suave, captivante murmurer au fond de votre cœur: "Viens, suis-moi." Marche, toi aussi, à la conquête des âmes... Sois sage, ne va pas prendre la voie large qui mène à la perdition, le chemin sûr, c'est la voie étroite, rude, épineuse; entres-y courageusement : "Si tu es faible, je serai ta force; si tu pleures, je serai ta consolation; si tu es triste, je serai ta joie..."

Ah! si tu voulais!...





Imprimé au "Devoir"   Montréal